

L. D'ASCO
Rédacteur en chef.

ABONNEMENTS :
Lyon et Départements limitrophes. Un an. Fr. 10
Départements non limitrophes. 12
Étranger 18

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6 — Place des Terreaux — 6

LE BAYARD DE LYON

Journal des indiscretions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier.
PARAISANT TOUS LES JEUDIS.

DAUBRUCK

Secrétaire de la Rédaction.

Vente en gros :

Chez M. C. MELIN

1, rue de Jussieu

Les annonces sont reçues
chez M. V. FOURNIER, rue Confort, 14.

LES HEURES D'UNE DEMI-MONDAINE

NOUMA-HAWA LA DOMPTEUSE

Vente justifiée : 20.000 Numéro 8

LIRE

A LA DEUXIÈME PAGE

NOUMA-HAWA

LA DOMPTEUSE.

Avis à nos correspondants

Nous prévenons nos lecteurs qui nous font l'amitié de nous adresser des articles ou correspondances, qu'ils doivent nous les faire parvenir le mardi au plus tard.

Nous sommes obligés d'ajourner au prochain numéro une foule de documents intéressants.

Nous prévenons aussi messieurs les devins qui ont obtenu des primes ou des diplômes qu'ils leur seront envoyés cette semaine.

PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

M^e LABLATINIÈRE.

Les confrères l'appellent un *rabula*. M^e Lablatinière a beaucoup de facilité pour la parole ; mais ses paroles ne sont point paroles d'avocat. Il ennue ; jamais ses défenses n'ont atteint les hauts sommets, elles traînent péniblement. C'est un brillant oiseau qui aurait du plomb dans l'aile.

M^e Jean-Claude-Benoît Lablatinière a soixante et un ans. C'est à Paris qu'il a fait son droit. Le jeune homme était studieux ; au lycée, il travailla bravement ; il promit peut-être plus qu'il ne tint ; il fut un des prix d'honneur.

Il se fit inscrire au tableau à Lyon ; il fut bâtonnier, puis membre du conseil de discipline de 1864 à 1869.

La Révolution de 48 allait lui donner un rôle, quelques jours après sa naissance ; le 15 mars, elle le nomma substitut à Lyon, en remplacement de M^e Baudrier, mais il n'occupa pas longtemps ce poste suprême.

La même année, au mois de juillet, M^e Brion lui succéda.

Il collabora à la *Jurisprudence de la cour de Lyon* de 1844 à 1848. C'est évidemment à cette collaboration qu'il dut l'honneur d'être nommé magistrat.

M^e Lablatinière appartient à l'une des plus anciennes familles lyonnaises ; un de ses frères est architecte.

En vérité, jamais il ne nous fut donné d'écrire un portrait si pauvre de traits saillants, distinctifs, particuliers. C'est une figure placide. Rien dans sa vie n'attache, ni ne retient. Il n'est cependant pas le premier venu ; il n'est pas de ceux que l'on ne nomme jamais. Les vieux lyonnais surtout le connaissent, mais il ne plaide plus, il a vit retiré ; la jeune génération ignore qu'il existe de par le monde un M^e Lablatinière. Pourtant ce nom eut été beau, grand par le succès ; il a un certain air de comédie, il sent la longue perrière poudrée, les souliers à boucle, le jabot plissé et les besicles d'or. Lablatinière ! J'en sais qui avec ce nom seraient montés au pinacle. Maintenant M^e Lablatinière n'est pas ambitieux. Il a un nom qui sonne ; il n'en tire pas vanité, il a une science profonde, il n'en tire pas profit. Il est évident qu'il plaiderait mieux si son lui semblait, M^e Lablatinière ne daigne.

Il est d'une taille moyenne, un tantinet grassouillet, une petite boule ; il a une voix d'enfant ; étonnez-vous qu'elle n'ait pas franchi le prétoire. L'organe est indispensable dans la carrière d'avocat, on

aime ces voix mâles, énergiques, bien timbrées ; c'est le relief du raisonnement ; M^e Lablatinière défendait une cause, c'est un bel air joué sur un mauvais instrument. Il porte toute la barbe, une barbe soigneusement taillée et que l'avenir argente un peu. Au total : un homme d'une excellente tenue.

Il est distrait à ses heures, il n'est cependant pas poète, que l'on sache du moins.

Il ne reste pas moins un des avocats les plus estimés. On a des heures de défaillance, plutôt des heures d'oubli. Il a manqué de prudence et de clairvoyance. Cette distraction empoisonne sa vie.

Il ne reste rien à dire de M^e Lablatinière, ce seul fait emplit les journaux de l'époque. Nous l'avons relevé à la bibliothèque Coste. *Le Courrier de Lyon*, *le Censeur*, *le Moniteur judiciaire*, le citent.

Nous n'enregistrons la chose qu'à titre de document ; du reste, M^e Lablatinière ne s'en cache pas. Nous le tenons pour un homme de cœur, pour un homme d'esprit et non moins pour un homme de bien.

DUVERGIER.

LA PREMIÈRE DES CÉLESTINS

Dans notre prochain numéro nous consacrerons un article spécial à la réouverture des Célestins. Nous n'oublierons pas de décrire les magnifiques toilettes de ces dames.

AUX CÉLESTINS

Dis, te souvient-il, ô ma chère, Comment naquirent — ton la laire. — Nos joyeux amours enfans ; C'était un beau soir de première Aux Célestins.

On jouait une comédie, Alerte, endiablée et hardie, Tu ris, je pleurai : nos destins Suivent, ma belle étourdie, Aux Célestins.

Tu ne faisais de robes blanches Et tu ne sortais les dimanches, Ton col uni, tes brillantins, Que pour aller traîner tes manches Aux Célestins.

C'est le théâtre, ô ma follette, Du rire, bon enfant qui jette Au vent ses trilles argentins : La nuit vient, folle musette Aux Célestins.

L'esprit, en folles étincelles, Tient adroitement les ficelles De tout un monde de pantins : Vient esprit gaulois, tu ruisselles Aux Célestins.

Te souvient-il, mon ingénue, De cette nuit où demi-nue, Sans nouer tes cheveux châtons, Tu courus vers la rouge nue Aux Célestins.

Ils brûlaient ! — Triste apothéose, Et tu me disais, pâle et rose : « Sans beaux soirs, pas de beaux matins ; Ami, notre idylle est éclosée... » Aux Célestins... »

Le phénix renait de sa cendre, Maintenant tu pourras descendre Avec tes fleurs et tes satins, Et, quand il me plaira, le rendre Aux Célestins.

Tiens, promets-moi, belle inhumaine, D'être fidèle une semaine Ou de suite, quatre matins, Et princièrement je te mène, Aux Célestins.

KARL MONTE.

LES HEURES

D'UNE DEMI-MONDAINE

Au loin une horloge tintait : son clair, gai, métallique. Chaque coup frappé en cadence, tombait dans l'immensité. Il faisait nuit. Et nul bruit que le son rythmique de ce timbre sonore ne venait jusqu'à moi. Je me pris à rêver. Une heure qui s'en va est une chose mystérieuse : une chose qui a été et qui ne sera plus jamais. Jamais, c'est la double sensation du passé vers lequel elle s'en va et de l'avenir qu'elle promet. Aussi en poésie n'y a-t-il que deux sentiments vrais, l'avenir et le passé ; l'espérance et le regret. Le présent, c'est moins que le bruit sec du balancier. Le présent existe-t-il ? Ce qui était il y a une seconde n'est plus, ce qui sera dans une seconde n'est pas encore. Le présent c'est donc cette seconde. C'est moins. Non, le présent n'existe pas. Il n'y a que le passé qui est un gouffre et que l'avenir qui le comble sans cesse.

Songer à dissenter de la sorte en attendant sonner une heure, c'est digne d'un fou. Que voulez-vous ? jolige sur les toits. Ma mansarde n'a qu'une fenêtre à son plafond oblique : elle donne sur le ciel. On ne pense pas comme tout le monde quand on n'est regardé que par les étoiles. Mes yeux se reportent sans cesse vers elles, ma philosophie chevauche à l'aïse sur un nuage et ma rhétorique a l'audace de se découper comme une nuée fantastique sur l'azur bleu du ciel qu'on voit de ma mansarde.

Sur ma table traînait la photographie d'Elisa Béliand. Qui l'a amenée là ? Peut-être le caprice ; je ne m'en souviens plus. La demi-mondaine me fit penser aux demi-mondaines, et j'écrivis les heures.

Minuit.
La journée d'une honnête fille commence à minuit ; leur journée commence à midi ; légère nuance due au vice. C'est l'heure du triomphe.

Elle passe hautaine dans son coupé et murmure un couplet de l'*Ombre*. « Minuit, c'est l'amour. »

L'amour ? non pas : ce n'en est que le spectre. Des messieurs très bien lui font cortège. On partage la voiture, on s'installe sur les coussins, on s'installe sur les genoux. Et fouette cocher : Les honnêtes bourgeois, profondément endormis, se réveillent au bruit de cette voiture faisant trembler les pavés : Les puritains ont un accès de colère. Madame boude monsieur. Madame a tort. Monsieur, demain soir, sera peut-être l'un des héros de ce véhicule si bruyant, il y a de ces faiblesses dans la vie de M. Prudhomme.

Et la voiture roule toujours. Quelque part il y a une mère qui se penche sur des petits berceaux : deux enfans, deux anges sommeillent. Et la pauvre mère murmure, les yeux rougis par les pleurs, la voix usée par les sanglots : « O, mes petits anges, priez pour elle... »

Deux heures.
Matossi. C'est là, dans un salon mystérieux. Des dorures, des tentures, des glaces : la richesse des *Mille et une nuits*. Ce n'est pas assez. Elle a rêvé plus de mille et une nuits. D'abord voilà cinq ans qu'elle trône, et ses nuits dépassent deux mille. Le champagne coule, à défaut de l'esprit, les yeux pétillent. Elle est lasse, elle se délace ; un corset s'entreouvre, c'est un faveur suprême. Ces messieurs boivent, elle boit, elle se grise, on l'adore. Tout feu, cette petite ! On a quitté pour elle son ambassade, son coin de feu, sa femme ; on a quitté quelque chose pour rien ; mais c'est la règle. L'orgie s'achève, les paupières s'abaissent, les chaises roulent sur le parquet, leur contenu sous la table.

Poyani ne trouve plus qu'un tas informe d'hommes et de filles. Elle appelle cela s'amuser.

Au dehors, une femme grelotte de faim. Elle devait deux termes, on l'a chassée ; par la bise elle court dans les rues som-

bres, son propriétaire a invoqué les lois, les lois lui donnent raison. Les lois sont très bien avec les gens riches. Il doit pourtant avoir quelque remords, cet homme, non : on n'a pas de remords quand l'ivresse alourdit le cerveau. Et il est ivre. Il est là sur le parquet avec elle. Qu'est-ce que ça fait qu'une pauvre fille pleure puisqu'elle rit ?

Une heure quelconque.

A la porte de l'allée, une voiture s'arrête, un flot de jupons en sort, un monsieur lasuit. La porte s'ouvre et se referme. Il fait noir. Oh va-t-il ? ainsi dans la nuit par ce corridor sombre ? C'est de la sorte qu'on doit pénétrer dans l'enfer. Du reste le feu est devant. Elle a la main glacée, elle le brûle, il monte : ici monter c'est descendre. Une porte s'entrouve. Béni soit Eros. Il connaît les voluptés chaudes, les desirs assoupis dans l'atmosphère embaumée d'un boudoir ; il verra l'éclosion de ses rêves reflété dans un miroir de Venise... Elle s'est à demi renversée sur sa causeuse. C'est lui qui remplace Marthon. Il arrache plutôt qu'il ne dégrafe. Elle sourit. Tout se paye, même l'impatience. — Regarde ce que tu as fait : un corsage de trois cents francs, fichu, mon cher... fichu ! — Il en paiera un de six cents. Et ainsi tombent un à un les riens vapoureux et légers, tant de fois tombés déjà. C'est le déshabillé, banal, bête, impudique. Pas de retenues, pas de rougeurs, rien que le regard provocant ; des appels de jeune chatte pas même énamourée. La comédie de la passion. Il croit, lui, le naïf. Il dormira là cette nuit entière. Au petit jour il s'en va. Elle respire, elle est seule, coucher seule, ne fut-ce qu'une heure, quelle volupté !

Elle compte sur la cheminée. Ses petits doigts font sonner des pièces d'or. Cet or est moins faux que ses regards. Elle dit entre ses dents blanches, ses dents de jeune chien : « Oh ! le divin imbécile ! » C'est vrai il a été généreux.

C'était un notable. A quatre heures, le petit homme bleu qui a un tricorne et une serviette que retient une chaînette, viendra toucher le billet échu : ce petit homme bleu c'est la Banque de France. Le négociant paiera. Le billet sera protesté. Il a soldé le billet d'amour avant le billet d'affaires. Le petit homme bleu s'en va et va de dos c'est la faille.

Elle dort toujours de son sommeil léger, heureuse d'être seule, la nuit faite.

Neuf heures.

C'est le petit levé. Celui qui vient là c'est un intime. Il s'installe sans façon dans le fauteuil grenat, croise ses jambes, fume la cigarette de la belle, s'installe dans ses pantoufles. Elle l'appelle Alphonse, ou autrement. Celui-là est aimé pour lui-même. C'est quelque bellâtre, qui a des cheveux noirs collés sur les tempes, qui n'aime pas, mais jéhatis bien. On sonne. C'est le prince, ou le duc, ou le comte, ou plus ou moins. Comme les reines d'Antan, elle a ses courtisans, ils viennent la saluer à son petit levé.

Un salut qui se paie. Le bellâtre s'est caché sous le lit. Monsieur s'installe à sa place, d'autres viennent encore ; ce sont des jeunes gens, des enfans : Elle daigne mettre devant eux sa chemise de batiste avec des entre deux de dentelles et des rubans roses : Ces rubans sont des faveurs. J'en sais beaucoup qui ont eu les faveurs de la demi-mondaine. Les petits jeunes gens sont émerveillés ; ils sont profondément bêtes : et cette jeune chair qui palpite dans cette mousseline, cet air ambiant de chambre à coucher avec les parfums moites des odeurs mystérieuses confondues avec les parfums artificiels du Lubin et du Ylan-Ylan, trouble ces jeunes cerveaux. Quand ils se sont grisés d'elle, elle les chasse. Ils s'en vont ; on dirait une échappée de serins dans l'air. C'est la même gaucherie, le même vol lourd.

Il n'y a que toi, dit-elle, au bellâtre qui s'était caché sous le canapé. Au même instant ses yeux se portent sur un billet encadré de noir et de rose. « Si tu ne m'aimes pas, à 10 heures, je me tue... » Et dix heures sonnaient à sa pendule de Boule, ses lèvres effleuraient les lèvres de cet homme mé prisé qui la méprisait. Elle eut un frisson, quelque chose comme la sensation d'une balle qui traverserait un baiser.

Dix heures.

C'est l'heure de Rabelais. — Les four-nisseurs, la modiste, la lingère, la couturière, la parfumeuse. Il faut une science profonde pour éloigner tout ce monde-là. Elle est vraiment diplomate. On a confiance en son étoile ; on fait crédit, les fournisseurs espèrent en l'imbécillité humaine. Ils ne seront pas déçus. Les notes s'amoncellent, notes d'une gamme excentrique ; chanson de la noire et de la blanche. Elle somme.

— Marthon, j'ai mes nerfs ; le premier qui viendra jette-le à la porte à moins qu'il ne soit absolument jeune et absolument bête.

Et dans un coin de ce salon interlope une araignée tissait sa toile. Elle attendait là, les moucheron, les beaux moucheron aux ailes d'or encore tout pleins d'illusions. Et la demi-mondaine l'admirait avec tendresse.

— Marthon tu n'enlèveras pas cette toile.

Et quand Marthon fut partie, elle fixa sur le monstre ses yeux verts.

— Tu es ma sœur : Je suis une araignée aussi, moi.

Onze heures.

Elle déjeune chez elle, toute seule, servie sur un petit guéridon : une cuisse de poulet, un fruit, une bouteille poudreuse. Point d'ivresse. L'ivresse se ménage ; l'ivresse se fait payer.

Une heure.

L'heure de la toilette, son cabinet de toilette est son arsenal ; c'est là que, Vulcan en soie rose, elle forgera ses armes de combat dans une baignoire de marbre, elle se plonge frémissante. Quand, ruissellante, elle en sort, elle interroge sa glace. Elle est belle encore, puissamment belle ; elle se regarde comme une autre comète. Elle fait l'inventaire. Elle fait le total. Ce corps frêle, anguleux, ce corps à demi-usé par les excès, les nuits d'insomnie, toutes les ivresses, toutes les brûlures, tous les baisers, est une fortune.

Elle s'habille lentement. Et c'est un froirou de soie, de chiffons, de coton, de plumes, de mousseline : de tout et de rien. Elle se peint ; c'est une artiste. Elle se met des sourcils, même des cils, elle estompe ses yeux, elle rougit ses lèvres, son coiffeur relève sa chevelure. La poudre de riz fait un nuage vapoureux autour d'elle. Elle vient, trotte, s'habille et babille ; maintenant c'est un papillon, un papillon éblouissant. Les hommes grands enfans, le poursuis-vront. Et chose singulière, ce n'est pas lui qui se brûlera à la flamme, ce sont eux.

Elle descend son escalier, un escalier de palais. Sa robe fait du bruit ; ses petits pas font du bruit, elle fait du bruit. De jeunes blonds l'admirent. De vieux sots en sont fous.

M^{me} la princesse passe fière devant la loge. Une vieille se penche pour la regarder partir. Elle lui jette un bonjour familier. — Ménage-toi, ma fille.

La portière est sa mère. Une mère comme on en voit peu et portière comme on en voit trop. Elle est fière de sa fille. On dit bien qu'elle a une autre enfant, mais celle-là travaille ; c'est une ouvrière d'atelier ; elle souffre mille misères ; celle-là a mal tourné. On dit d'elle : c'est une petite sotte.

Petite sotte ; nous l'admirons, nous, tu es une brave fille, petite sotte ; et tu ne serais pas une petite sotte si nous n'étions de si grands sots.

Trois heures.

C'est la promenade au bois, le tour du lac. Ça a un nom : faire son *persil*. N'approfondissez pas mortels, il vous suffit de savoir : L'amour des courtisanes c'est une sorte de dogme infallible qui a ses mystères.

Qu'on ne raisonne point, sous peine d'être un profane, un mécréant, un parpaillot. Enfin, on ne raisonne point la folie. Elle passe dans son coupé impudente et lascive. Elle estreine. Elle laisse émerger ses jupons blancs garnis de dentelle. La mode l'accompagne : son bas à jour ne se cache point ; il commence ingénument dans une bottine à haut talon et finit on ne sait où ; ce : on ne sait où, n'est pas pour les messieurs très bien. A côté d'elle est son Kings-Charles ; c'est un affreux roquet. Il couche avec sa maîtresse, un bonheur

qu'il partage avec beaucoup d'autres qui ne sont pas des chiens... Nous aimons à croire que ces amours sont pures.

Et tout autour d'elle on salue. On salue ça ! Dame, c'est l'impératrice Caprice. Elle daigne quelquefois répondre, plus souvent sourire. Il y a des naïfs qui gardent aux plus profonds de leur cœur ce sourire banal. Au retour, la voiture n'est jamais vide ; il y avait place pour un sot ; le sot est venu, un sot qu'on ne blâme qu'à demi. Il faut que jeunesse se paie.

Et au milieu de ces pelouses, s'ébattent de jeunes mères avec leurs bébés ; des petits amours roses et joulous. Tableau exquis, des jeunes femmes et des jeunes enfans : toute la joie, le pourquoi de la vie, le but suprême. Mais combien ont le front soucieux ? Monsieur est en voyage d'affaires. D'affaires ? Et la jeune femme s'interroge anxieuse. Et plus pensive encore quand la courtisane passe dans sa calèche éblouissante ; elle a le vague pressentiment d'un bonheur gaspillé, perdu. Il lui semble que cette hétaire emporte, dans le froufrou de sa robe, un coin de son cœur à elle, de son cœur de mère, de son cœur de femme. C'est peut-être vrai. Mais elle oublie Lais faisant son tour de bois, dans un bon baiser sur le front des petits. Son mari sait le prix des baisers qui se vendent, il apprendra peut-être, un jour, le prix des baisers qui se donnent.

Elle, toujours plus provocante et plus voluptueuse descend la grande avenue. Mademoiselle va à la musique. Une façon de faire payer ses notes.

Cinq heures.

Place Bellecour, dans le petit chalet, nos petits militaires se sont installés. La grosse caisse bat le rappel des retardataires... Elle s'assied à côté d'une intime, forcée de l'amour, comme elle. La foule arrive : foule de tous les désoeurés ; elle lit le *Bayard*, elle enrage, car le *Bayard* la déshabille sans pitié ; car le *Bayard* la compare à ses filles honnêtes, aux pauvres, aux obscures, aux souffrantes, à toutes celles qui travaillent et qui pleurent. Elle n'aime pas ce parallèle ! La fille de joie et la fille de peine. Elle nous maudit ; ses malédictions nous sont légères ; je dis plus : elles nous ravissent.

Autour d'elle, on murmure des louanges, des insultes, elle y est habituée ; elle ne boit jamais pur le vin du triomphe. On passe, on la regarde ; c'est la vierge à la chaise. On la commente, on la critique. Elle s'imagine être sur un piédestal, elle trompe ; elle est sur un pilori.

N'importe, elle soupera. Elle a trouvé un monsieur qui lui paiera à souper. Ce monsieur a refusé deux sous à cette pauvre vieille, assise au coin de cette borne. Ce monsieur sera bon, son cœur est de roc à la misère. Il est de coton pour le vice. A moins qu'il n'ait pas de cœur du tout. Ces choses là se volent.

Six heures.

On dîne. C'est à la Maison-Dorée. Elle mange du bout des lèvres ; menu bizarre. Des écrivisses, des truffes, des potages baroques, des plats exotiques, tout ce qui plait aux palais blasés ; on boit du pomard, du chambertin. On boit du champagne, grando marque. Elle a l'esprit du métier, une sorte de répertoire. C'est un perroquet d'amour. L'éternel refrain c'est « je t'aime », mot qui peut être profondément sublime ou effrontément bête. Cet homme, elle le méprise, au fond, mais il le rend bien. Et l'on voit cette chose étonnante : deux êtres qui se détestent se jurer qu'ils s'adorent. Décidément l'amour profane n'est qu'un mirilton jouant des airs faux, quelque chose comme des variations sur une pelure d'oignon.

Excellent dîner, mais quelle note. Le lendemain elle lira, sans sourcilier, entre les aventures d'un chien croqué et la nomination d'un sénateur, qu'une pauvre jeune fille, demeurant aux Brotteaux ou à la Guillotière, est morte d'émotion devant la Maison-Dorée. Et cette nouvelle lui rappellera que son chien n'a pas diné ; pauvre bijou !

Huit heures.

Elle est dans sa stalle. Les lognettes sont braquées sur elle. Elle veut faire admirer sa toilette. C'est une première. Il a fallu éblouir les petites amies, on les éclipse, elle étale ses jupons. Singuliers

Jeune est une légende. Je vais vous la dire, mais n'y croyez pas.

Il y avait une fois un bateau; la tempête se déchaîna et le bateau se perdit sous les vagues.

Un titi du poutailier lance un trognon, il était destiné à l'ingénu, c'est elle qui le reçoit.

La sortie : Les voitures en longue file attendent à la porte du théâtre.

Et Lyon sommeille. Une chiffonnière en lanterne à la main, fouille dans les débris du pavé.

Religions et superstitions; superstitions et supercheries, tel est le mot de toutes les énigmes.

Un jour elle rentra triomphante, comme Bacchus au retour de l'Inde, non à cheval sur des tigres, mais sur des lions.

E. DESCLAUZAS.

NOUMA HAWA

Laissons donc un jour, les charmeuses de serins et les dompteuses d'ânes, pour Nouma Hawa; lacharmeuse de serpents et la dompteuse de lions.

«Etrange chose! être la femme, la faiblesse, la délicatesse et tenir tête aux fauves, s'enfermer avec eux dans une cage; carresser leurs poils rous, enrouvrir leurs gueules énormes, laisser leurs griffes errer sur son sein nu! Qu'un homme, qu'un belluaire quelconque, qu'un Pezon, qu'un Bidel se montre au milieu des bêtes féroces, l'impression est profonde; mais quelle impression plus grande quand le dompteur est une femme!

Nous songions à cela, l'autre jour, en regardant Nouma Hawa pénétrer dans l'arène, et, Daniel en soie rose, faire coucher à ses pieds, les lions du désert. Elle nous semblait merveilleusement belle, transfigurée, dans son costume éblouissant.

Nous sommes à cela, l'autre jour, en regardant Nouma Hawa pénétrer dans l'arène, et, Daniel en soie rose, faire coucher à ses pieds, les lions du désert. Elle nous semblait merveilleusement belle, transfigurée, dans son costume éblouissant.

D'où vient donc Nouma Hawa? Bien indiscret qui le demande: les fées n'ont pas d'histoire. Etant enfant, j'ouvrais de grands yeux étonnés devant ces musées, ces barreaux, ces cirques, Ecuyers, pitres, bateleurs, dompteurs, dompteuses me semblaient un monde fantastique.

Or, Nouma Hawa est une fée! Savez-vous d'où vient Seraphita, la fiancée de neige? Savez-vous comment naquit Puck? Savez-vous où va l'oiseau bleu? Notre siècle réaliste veut tout connaître.

Hawa est une légende. Je vais vous la dire, mais n'y croyez pas. Il y avait une fois un bateau; la tempête se déchaîna et le bateau se perdit sous les vagues.

Un titi du poutailier lance un trognon, il était destiné à l'ingénu, c'est elle qui le reçoit. Les trognons de pomme ont leur petit raisonnement.

La sortie : Les voitures en longue file attendent à la porte du théâtre. L'une de ces voitures est pour elle.

Et Lyon sommeille. Une chiffonnière en lanterne à la main, fouille dans les débris du pavé, elle retrouve un morceau du volant de la jupe, arraché par le marchepied, à la hotte.

Un jour elle rentra triomphante, comme Bacchus au retour de l'Inde, non à cheval sur des tigres, mais sur des lions.

E. DESCLAUZAS.

NOUMA HAWA

Laissons donc un jour, les charmeuses de serins et les dompteuses d'ânes, pour Nouma Hawa; lacharmeuse de serpents et la dompteuse de lions.

«Etrange chose! être la femme, la faiblesse, la délicatesse et tenir tête aux fauves, s'enfermer avec eux dans une cage; carresser leurs poils rous, enrouvrir leurs gueules énormes, laisser leurs griffes errer sur son sein nu! Qu'un homme, qu'un belluaire quelconque, qu'un Pezon, qu'un Bidel se montre au milieu des bêtes féroces, l'impression est profonde; mais quelle impression plus grande quand le dompteur est une femme!

Nous songions à cela, l'autre jour, en regardant Nouma Hawa pénétrer dans l'arène, et, Daniel en soie rose, faire coucher à ses pieds, les lions du désert. Elle nous semblait merveilleusement belle, transfigurée, dans son costume éblouissant.

Nous sommes à cela, l'autre jour, en regardant Nouma Hawa pénétrer dans l'arène, et, Daniel en soie rose, faire coucher à ses pieds, les lions du désert. Elle nous semblait merveilleusement belle, transfigurée, dans son costume éblouissant.

D'où vient donc Nouma Hawa? Bien indiscret qui le demande: les fées n'ont pas d'histoire. Etant enfant, j'ouvrais de grands yeux étonnés devant ces musées, ces barreaux, ces cirques, Ecuyers, pitres, bateleurs, dompteurs, dompteuses me semblaient un monde fantastique.

Or, Nouma Hawa est une fée! Savez-vous d'où vient Seraphita, la fiancée de neige? Savez-vous comment naquit Puck? Savez-vous où va l'oiseau bleu? Notre siècle réaliste veut tout connaître.

teuse sa griffe redoutable. Et je ne sais, ô Nouma Hawa, si j'aurai une larme pour vous. J'aime le réveil des fauves, il ressemble au réveil des nations.

Pourtant, c'est une merveilleuse créature que Rosée-du-soir. Son corps est un chef-d'œuvre de modelé et de grâce, les attaches fines et délicates, bien cambree, le genou rond: un genou devant lequel tu mettrais à genoux, ô Théophile Gauthier, pur amant de la forme.

Qu'advient-il de Nouma Hawa? L'avenir ne s'envisage pas sans effroi. Quand il faut compter avec les crocs d'un lion ou avec le dard d'un serpent?

Religions et superstitions; superstitions et supercheries, tel est le mot de toutes les énigmes. On disait le grand prêtre sorcier. Il charmait les serpents.

HENRIETTE HENRI IV ET Marguerite la Nantaise A GENEVE.

Nous recevons des renseignements très précis sur ces deux belles petites en villégiature à Genève. On nous écrit à la date du 16 :

Jeu de dernière à 6 heures du soir, un accident est arrivé à cette charmante Henriette. Se trouvant dans la rue du Rhône, occupée à regarder une femme qu'elle prenait pour sa belle-sœur (Marguerite la Nantaise) elle fut prise par un chariot sur lequel se trouvait une pierre pesant environ 50 kilogrammes.

Un jour elle rentra triomphante, comme Bacchus au retour de l'Inde, non à cheval sur des tigres, mais sur des lions.

«Etrange chose! être la femme, la faiblesse, la délicatesse et tenir tête aux fauves, s'enfermer avec eux dans une cage; carresser leurs poils rous, enrouvrir leurs gueules énormes, laisser leurs griffes errer sur son sein nu! Qu'un homme, qu'un belluaire quelconque, qu'un Pezon, qu'un Bidel se montre au milieu des bêtes féroces, l'impression est profonde; mais quelle impression plus grande quand le dompteur est une femme!

Nous songions à cela, l'autre jour, en regardant Nouma Hawa pénétrer dans l'arène, et, Daniel en soie rose, faire coucher à ses pieds, les lions du désert. Elle nous semblait merveilleusement belle, transfigurée, dans son costume éblouissant.

Nous sommes à cela, l'autre jour, en regardant Nouma Hawa pénétrer dans l'arène, et, Daniel en soie rose, faire coucher à ses pieds, les lions du désert. Elle nous semblait merveilleusement belle, transfigurée, dans son costume éblouissant.

D'où vient donc Nouma Hawa? Bien indiscret qui le demande: les fées n'ont pas d'histoire. Etant enfant, j'ouvrais de grands yeux étonnés devant ces musées, ces barreaux, ces cirques, Ecuyers, pitres, bateleurs, dompteurs, dompteuses me semblaient un monde fantastique.

Or, Nouma Hawa est une fée! Savez-vous d'où vient Seraphita, la fiancée de neige? Savez-vous comment naquit Puck? Savez-vous où va l'oiseau bleu? Notre siècle réaliste veut tout connaître.

contente de nos bons lyonnais ou aurait-elle l'intention de suivre quelque jeune volontaire, ce qui nous étonnerait, car la belle a en horreur tout ce qui touche à l'armée.

En tout cas, qu'elle pense un peu à ses nombreux amis qui certainement la regretteront. Espérons qu'elle nous reviendra bientôt.

Charlotte Vadrouille se plaint que l'on ne parle plus d'elle dans le *Bavard*; elle n'a pas tort car elle est aussi jolie que ses petites camarades, et en outre elle prend des plumets plus fameux que ceux de Jenny Bidel et d'Annette-la-Licheuse, ce qui n'est pas peu dire.

Marie Françon, la blonde de la Nuée-Bleue, amuse son monde; jeudi dernier elle était de sortie, et comme l'habitude et les engagements l'obligent à aller passer son après-midi à la Guillotière, le vin du jardin de la France avait fait son effet, si bien qu'à quatre heures, notre belle (si l'on veut) était assise devant la brasserie de l'Etoile, dans un état d'ébriété complète et étalant les formes de ses jambes à tous les passants.

Marie V... pourrait-elle nous dire si elle est toujours fidèle à son petit chéri. Si oui, mourez-lui un peu plus d'amitié que vous ne lui en avez donnée jusqu'à présent.

La belle petite Jeanne de l'Est, qui est en ce moment à la Pêcherie, n'est pas contente de nous. Elle veut bien que le *Bavard* parle d'elle, mais elle ne veut pas qu'il dise ce qu'elle fait; mais alors nous ne pourrions pas parler d'elle, ce sera très malheureux car ses faits et gestes sont intéressants.

Grande nouvelle! Marie Garance n'aime plus les militaires et, de plus, elle ne veut plus travailler dans les brasseries. Il paraît que son nouvel état lui rapporte beaucoup plus. Tant mieux pour elle!

Mélina Poncet a comparu devant le juge de paix, assignée par son tapissier. Elle a été condamnée à payer dans la huitaine.

Antoinette de Saint-Ouin a été vue un de ces derniers soirs au théâtre Bellecour. Elle portait un très joli costume de soie rouge garni de guipures blanches. Elle a été également admirée au Grand-Théâtre, dans un joli costume bleu avec gants et manchettes.

La belle Amanda est de retour de Marseille, elle n'est que de passage à Lyon où elle attend sa charmante amie Henriette Henri IV.

Nous sommes désolés de les voir abandonner de nouveau notre bicherie locale. Albertine Platel compte faire une série de voyages à Saint-Etienne. On nous assure que cela est loin de faire plaisir à Marcelle Abel.

Au Casino, l'autre soir, tout un essaim de belles petites qui attirèrent l'attention de tous les spectateurs. Marguerite-la-souriant, la grosse Hélène, Ninette et Titine. Cette dernière en compagnie de sa femme de chambre, de son chien et de sa mère.

Félicie Guignol donne des rendez-vous à tous ses clients, mais elle ne peut suffire à tous, ce qui lui amène des désagréments. Elle ferait bien de regarder un peu du côté d'Ecully.

Philo et Alice annoncent à tous leurs bébés qu'ils vont prochainement partir pour Nice. Allons tant mieux.

La petite France s'attirera des difficultés nombreuses, si elle continue à mener de front la brasserie, la pharmacie et autres commerces. Une série de disputes entre belles catapultueuses: Jeanne S..., au Skating, a été insultée par Lucy-la-folle. Jeanne se promet de venger cet affront sanglant.

d'aller dîner au restaurant. Il paraît qu'Henriette l'a achetée à prix d'or. Céline Montier, qui patine toujours avec l'intime ami de Marthe-de-la-Roche va avoir à répondre de cette audace.

Un duel est prochain entre Léo-blond et Lucy Maia. Il y a déjà eu échange de témoins. Lucy a tenté d'enlever un ami de la belle Léo. On se rendra à la frontière. L'arme choisie est la carabine Minié.

Mademoiselle Sophie Besson, couturière, nous prie de faire remarquer qu'elle n'a rien de commun avec la belle petite Sop-la-Besson, dont nous avons parlé. Certainement, cela est évident, elles ne peuvent être confondues.

Marie Deschamps adore la particule. Ne fait-elle pas croire à son nabab et à d'autres imbéciles qu'elle est veuve d'un M. de Saint-Maur, qui n'a jamais existé que dans son imagination.

Ne s'honorant pas d'être la fille d'un simple maçon, Marie Deschamps a ajouté sur son acte de naissance: *Maitre-maçon*. Décidément, belle pêcheuse, l'orgueil vous perdra.

Titine, qui a foulé jadis de ses petits pieds nus, la boue du quartier de la Part-Dieu, a maintenant voiture au mois. Son cocher, tout Dominique qu'il est, est parfois obligé de descendre de son siège pour ramasser le mouchoir de madame, tombé au fond de la voiture.

Blanche Bourdy se plaint continuellement de n'avoir pas de chance. Comment donc, chère biche, vos trois cuirassiers ne seraient-ils pas généreux? Serait-ce pour cela que vous démenagez régulièrement tous les deux mois à la cloche de bois.

Il y a des gens qui sont fort gênants dans la vie du monde; ce sont ceux qui font attention à tout, même à ce qui ne les regarde pas. Nous sommes peut-être de ce nombre, car nous avons parfaitement remarqué que Lucie Meunier a des ba... pardon!... des pieds qui tiennent beaucoup de petits canots du lac de la Tête-d'Or.

Que la souriante se souvienne de cette parole de son cordonnier de la rue de Chartres, à qui elle reprochait de lui avoir fait de la chaussure trop large: «Vous auriez dû me prévenir, Madame, que vous vouliez des bottines pour orner votre cheminée.»

C'était puissamment raisonné, et la belle fut convaincue que la grande... très grande chaussure, allait parfaitement à son petit pied.

Hélène Durand, qui est maintenant broyée avec la mère Denis, attend impatiemment un nabab parisien qui doit lui revenir avec de nouvelles plumes. La belle petite a besoin que le pigeon se laisse replumer: quand on porte ses robes au Mont-de-Piété pour payer son propriétaire!!!

La mère d'Hélène Durand, cette vieille septuagénaire qui porte perruque, pour cacher la nudité de son crâne, cette vieille bonne femme qui faisait autrefois commerce de sa maternité; la mère Durand, dis-je, a été sur le point d'épouser... (ne priez pas s. v. p.) un ex-marchand de brie-à-brac des Brotteaux. Le mariage, paraît-il, a raté... oh! mais raté....

Vous dire pourquoi serait bien difficile, car lorsqu'on est la mère Durand, on n'a pas le droit de rebuter un brie-à-brac, surtout celui-là, qui est la crème des hommes et qui, malgré sa cinquantaine, est encore aussi vert que vous et moi. Bref, le bonhomme a été refusé.

Vous voulez avoir quelques succès et ne vous oubliez pas dans les bras de ces amants à blouses bleues qui tirent le diable par la queue. Césarino P..., des Variétés, se plaint de n'être pas assez connue, puisque le *Bavard* n'a pas encore parlé d'elle.

Marie-la-Pomme, de la brasserie Lafond, a fait dimanche deux voyages, l'un à Mâcon, l'autre dans les vignes du Seigneur. Cette chère enfant, qui a certaines prétentions à l'élégance, portait son éternelle robe de satin noir et son antique chapeau.

La grande Maria, de la même brasserie, est bien gâtée depuis quelques jours; on parle d'un nabab, tout fraîchement débarqué qui révérait de mettre cette jolie personne dans ses meubles, et de la traiter sur un grand pied.

Marie-Mont-Blanc ayant voulu se rendre compte de ce qu'était la campagne, par les derniers jours d'octobre, quitta un beau matin sacoché et tablier, et partit, probablement avec son cher Marius, pour un pays.

Or, notre hébé est revenue il y a quelques jours, et grande a été sa stupéfaction quand elle s'est entendue remercier de ses services.

Il n'est bruit depuis quelques jours, dans le monde où l'on s'amuse, que de la partie fine faite la semaine dernière par un négociant de la rue de Chartres et deux de ses amis, dont un de Villefranche.

Trois vigues folles accompagnaient ce charmant trio. Tout s'est bien passé, on a dîné à Beauregard. Seulement le soir, les nombreuses libations avaient un peu ému les couples: les dames, en passant à Villefranche ont fait trop de bruit à la porte d'un couvent de demoiselles à une heure avancée.

Il paraît que Lucie Maia a trouvé un nabab bon teint. Elle est en train de faire décorer un appartement superbe. De nombreuses invitations sont lancées pour prendre la crémaillère.

Qui s'en douterait? Esther, de la Chinoise, est très pieuse. Il ne vous sera plus permis d'en douter lorsque vous saurez qu'elle songe à faire baptiser l'un de ses enfants; car elle est mère: elle a deux enfants dont l'un a déjà vu deux printemps.

Le baptême se fera sous peu: le parrain et la marraine sont choisis. C'est le petit volontaire que la belle africaine a choisi pour le père de son enfant. Nous ne la félicitons nullement de ce choix; elle aurait mieux fait de choisir un dentiste: celui-ci du moins, aurait eu l'idée de lui offrir un ratelier.

La belle petite tient toujours cachée l'époque de ce baptême. Amour et mystère! Charlotte la Vadrouille a usé depuis le mois de février, trois corsages de 25 francs chacun, sans compter les vingt et quelques boutons jaunes qui en font l'ornement.

En plus, il faut compter une taille noire de 18 francs. Que de frais, mon dieu! Décidément il faut que le commerce des chaux et ciments marche bien.

Charlotte va prochainement se rendre à Chambéry pour avoir un entretien avec Marie-Louise des Lilas. Catherine du Lyocé a été enlevée. C'est un étudiant qui l'a ravie à ses books. Catherine ébouriffée aujourd'hui ses petites amies par ses toilettes ravissantes. Cela durera-t-il longtemps. La nonchalante Zélie, vient, nous assure-t-on, de partir; elle va faire un court voyage à Notre-Dame-de-Délivrance. Elle se plaint beaucoup des infidélités de son généreux nabab. Mardi dernier, les habitants d'une maison de la rue de l'Hôtel-de-Ville, ont été très surpris de voir apparaître à l'heure de minuit, Maria l'auvergnate, accompagnée de deux agents.

La belle était allé quérir la police pour se débarrasser d'un jeune adorateur qui voulait, malgré son refus, pénétrer dans le boudoir de la pécheresse.

Ce jeune fou voulait même se suicider. Enfin, grâce aux agents, tout s'est bien passé, mais la propriétaire effrayée par cette petite scène qu'elle avait peur de voir se renouveler, a congédié sa charmante locataire.

C'est Lucy Bernard qui va prendre son appartement. Il y aura grande fête le jour où on pendra la crémillère.

La planteuse Marie-Louise Lenoir pourrait-elle nous dire pourquoi elle traverse la passerelle du Collège tous les soirs à 5 heures?

Marie-Louise est comptaible. Elle tient ses livres en partie triple, sans oublier les comptabilités ambulantes : 1° chez un banquier; 2° chez un fabricant de fourneaux; 3° chez un brillant chasseur. Il faut dire que son intime Mélanie Prost est également très occupée.

On nous envoie quelques renseignements sur les belles petites Avondo, Mathilde, Angèle et Christine. Ces dames qui étaient autrefois, les deux premières, metteuses en main et la troisième courtisane, traitaient avec dédain nos demi-mondaines et elles avaient raison, car, honnêtes travailleuses, elles étaient aimées et respectées; mais l'amour des colifichets leur a fait désertier le travail pour se laisser aller à l'aventure dans la bicherie lyonnaise.

Elles doivent le regretter, nous les préférons avec leurs robes d'indienne. Cela leur allait mieux, bien mieux!

Céleste Doré rêve de devenir seconde danseuse. Nous le lui souhaitons, mais la belle, attention aux pirouettes et n'écoutez plus les déclarations brûlantes de certain journaliste de notre connaissance.

Encore deux nouvelles débarquées: Philippine et Charlotte, deux étoiles qui brillent chaque soir dans les loges de la Scala.

Eugénie, une petite figurante d'un de nos théâtres, écoute trop les propos de Grenicheux, cela pourra lui occasionner de graves mésaventures. Soyez sage, Mademoiselle.

Léonie la mignonne, encore une figurante, rêve les honneurs et la fortune. Voyons, gentil page, ne suivez pas ces conseils qui vous sont donnés.

Fonfon fera bien de se tenir sur ses gardes. Il paraît que son jeune et bouillant volontaire est au courant de ses nombreuses infidélités.

Voyons, Fonfon, soyez sérieuse, si cela est possible!

Un de nos lecteurs nous écrit: Je ne puis résister au plaisir de vous retracer une scène dont j'ai été témoin hier à la brasserie de l'Est, scène ou comédie de caractère fort amusant, dont l'intrigue a été un rendez-vous et le dénouement un éclat de rire général.

de fouet bien appliqués par le Bavard sur les épaules de la belle infidèle. Je voudrais savoir où est sa maison; vous m'obligeriez de le lui demander dans votre prochain numéro.

Notre Amie JOSÉPHINE ODET.

J'étais disposé à raconter à nos lecteurs une histoire des plus intéressantes. J'avais fait des provisions d'esprit, d'humour extraordinaires et les lecteurs du Bavard auraient certainement reçu mon article un grand nombre de fois.

Mais devant le coup qui nous frappe, je sens définitivement mon énergie... Le Bavard veut de recevoir de nouvelles feuilles timbrées à la requête de notre prochain... J'ai nommé Joséphine Odet.

Nous sommes assignés, nous allons être traînés la corde au cou devant les tribunaux. Nous avons commis l'horrible crime de livrer à la publicité le nom d'une fille qui ne craint pas de livrer sa propre personne.

Nous sommes impardonnables, j'en conviens. Je sais très bien que les colonnes du Bavard sont destinées à cloquer au pluri toutes les Joséphine Odet de la terre.

Quoique puisse faire l'adorable Joséphine, nous continuerons de lui être agréables en insérant tout ce que nous nous en sommes promis de lui écrire dans nos colonnes.

Et pendant ce temps les abonnements ne font que s'accroître, le Bavard prend une extension considérable, nous le devons en partie à cette adorable personne.

Je crois même pouvoir lui dire que l'administration du Bavard a décidé de lui payer toutes les assignations qu'elle voudra bien lui envoyer; d'un autre côté, on m'affirme qu'elle n'accepterait pas, car pour elle tout ce papier timbré représente les annonces de la quatrième page d'un vieux journal.

Je crois même pouvoir lui dire que l'administration du Bavard a décidé de lui payer toutes les assignations qu'elle voudra bien lui envoyer; d'un autre côté, on m'affirme qu'elle n'accepterait pas, car pour elle tout ce papier timbré représente les annonces de la quatrième page d'un vieux journal.

Je crois même pouvoir lui dire que l'administration du Bavard a décidé de lui payer toutes les assignations qu'elle voudra bien lui envoyer; d'un autre côté, on m'affirme qu'elle n'accepterait pas, car pour elle tout ce papier timbré représente les annonces de la quatrième page d'un vieux journal.

Je crois même pouvoir lui dire que l'administration du Bavard a décidé de lui payer toutes les assignations qu'elle voudra bien lui envoyer; d'un autre côté, on m'affirme qu'elle n'accepterait pas, car pour elle tout ce papier timbré représente les annonces de la quatrième page d'un vieux journal.

d'un Ange. Désireux de lui aider à supporter les ennuis d'une longue attente aux promesses au à la Valette, le Bavard de Lyon tient une bibliothèque complète à sa disposition. On parle d'un aménagement magnifique que Paris et Lyon vont se disputer l'honneur de fournir.

On nous télégraphie: Dans nos belles petites sont en révolution. Toutes nos belles petites nous donnent de longs détails.

Avignon. Monsieur le Rédacteur, J'ai déjà plusieurs fois, au nom de tous les cochers de fiacre, écrit à divers journaux qui n'ont pas désigné l'honneur de la publication à nos réclamations.

Mon cher Directeur, Dé le plaisir à la villa de zampa on coup de ju chu vouton estimab journal. La façon dont on expose la pépinière de lè demi-mondaine de noutra vella m'amuse bini.

Chambéry. Je ne viens pas prendre la défense de Charlotte la Vadrouille que je ne connais pas; mais je trouve que Marie-Louise-des-Lilas (pas noble du tout) le prend de bien haut.

Dijon. Une certaine beauté du nom d'Anna... qui a quitté Lyon il y a quelques jours est venue à Dijon. Descendez à l'hôtel de la Cloche, cette nymphe s'est fait remarquer de tous les jeunes gens de Dijon par sa grâce et sa beauté.

Grenoble. Grande nouvelle à Grenoble. Le mot de, enfin... sort de la bouche de tout le monde.

Mâcon. Mon cher Directeur, Comme vous le voyez, il faut avoir du courage pour vous adresser quelques lignes (purement gratuites) et non comme le prétendent nos belles et leurs nababs...

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

au premier vent, et vête de sa robe bleue, nue tête, accompagnée d'une amie que la fortune n'a pas favorisée, elle faisait de fréquentes promenades sur la route de Lyon et s'arrêtait à la pyramide; il y a même une certaine histoire de parapluie que je ne raconterai pas ici.

Josephine a fait le bonheur des engagés conditionnels en 1877; elle avait l'art de mener plusieurs intrigues à la fois; pour laisser un gage de son amour à ses nombreux amants, elle distribuait à profusion ses photographies.

On nous écrit: Mon cher Directeur, Dé le plaisir à la villa de zampa on coup de ju chu vouton estimab journal.

On nous écrit: Fifi, dit la Vallode, se dérange. Attention, Fifi, on vous épie et on vous guette. Que dirait votre cher et tendre amant s'il savait avec qui vous vous promenez dimanche soir?

Saint-Etienne. Permettez-moi de vous envoyer quelques renseignements sur Julie Massardier, une de nos reines de la bicherie Stéphanoise.

Dijon. Une certaine beauté du nom d'Anna... qui a quitté Lyon il y a quelques jours est venue à Dijon. Descendez à l'hôtel de la Cloche, cette nymphe s'est fait remarquer de tous les jeunes gens de Dijon par sa grâce et sa beauté.

Grenoble. Grande nouvelle à Grenoble. Le mot de, enfin... sort de la bouche de tout le monde.

Mâcon. Mon cher Directeur, Comme vous le voyez, il faut avoir du courage pour vous adresser quelques lignes (purement gratuites) et non comme le prétendent nos belles et leurs nababs...

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

son un poids, et vous seriez mieux dans un doctar. Recevez, Monsieur le Directeur, mes sentiments distingués.

Privas. Nous engageons Marie à ne pas trop se laisser approcher par les membres de la société des étalons et principalement par son officier, ce qui pourrait quelquefois devenir dangereux et avoir des suites par trop romanesques.

Marie Lacaque a quitté le café du Louvre sans daigner nous laisser son adresse. Soyez tranquille, Marie, nous vous retrouverons.

Saint-Chamond. Fifi, dit la Vallode, se dérange. Attention, Fifi, on vous épie et on vous guette. Que dirait votre cher et tendre amant s'il savait avec qui vous vous promenez dimanche soir?

Saint-Etienne. Permettez-moi de vous envoyer quelques renseignements sur Julie Massardier, une de nos reines de la bicherie Stéphanoise.

Dijon. Une certaine beauté du nom d'Anna... qui a quitté Lyon il y a quelques jours est venue à Dijon. Descendez à l'hôtel de la Cloche, cette nymphe s'est fait remarquer de tous les jeunes gens de Dijon par sa grâce et sa beauté.

Grenoble. Grande nouvelle à Grenoble. Le mot de, enfin... sort de la bouche de tout le monde.

Mâcon. Mon cher Directeur, Comme vous le voyez, il faut avoir du courage pour vous adresser quelques lignes (purement gratuites) et non comme le prétendent nos belles et leurs nababs...

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

Après une déqupée en 1886, elle quitte Chambéry; Grenoble ne lui plut pas, c'est Marseille qu'elle rêvait avec son brillant commerce.

revenue à Vienne; nous avons été surpris de ne pas la voir dimanche au théâtre, car cette charmante enfant aime beaucoup les pièces d'attente, comme Don César de Bazan. Evitez sans doute au Casino.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Lyons est joyeux les Vieux Célestins ont ouvert leurs portes. C'est le théâtre de la foule, celui-là: c'est mieux, c'est le théâtre de tous les mondes.

Mais, il n'y a plus de danger, n'est-ce pas? On en est convaincu; on se rassure vite quand on ne demande qu'à être. Sitôt après le sinistre on agita la question de sauvetage dans les théâtres, des précautions à prendre contre le feu; ce fut une campagne qui dura huit jours.

Julie Massardier répare ce que la nature lui a départi de défectueux en bourrant de coton cette malencontreuse épaule, elle croit réparer les défauts de dame nature.

Elle fut d'abord modeste, ses parents étaient si braves et honnêtes ouvriers; malheureusement l'état de modeste est sujet à une masse d'entraînements aux quels Julie ne sut résister.

Un officier d'infanterie captiva son cœur: était-ce le premier, nul ne pourrait le dire.

Toujours est-il qu'il résulta de cette liaison une indisposition dont l'officier d'infanterie ne voulut pas prendre la responsabilité; elle dura neuf mois, et un hôpital bien connu du département du Rhône mit fin à ses souffrances.

Elle jugea convenable de se séparer du produit de sa liaison avec l'infanterie; un enfant est si gênant pour sa belle! Libre, elle se lança dans les manufactures, elle vécut beaucoup, beaucoup trop même.

Un général lui vint en aide, il tenta de l'arracher à cette vie et de la réhabiliter en partibus.

Elle était encore fraîche et belle, elle n'est plus aujourd'hui; aussi son caractère acariâtre avec tout le monde et maltraité surtout ses jeunes camarades; elle cessait d'attirer à elle ce qu'il y a de plus distingué.

A Saint-Etienne y réussira-t-elle? ce n'est pas probable; toujours est-il qu'elle fréquente absolument la brasserie Bernex et qu'elle s'en trouve bien; y fait-elle ses petites affaires?

Tournon. On nous écrit: La grande Marthe pourrait-elle nous dire ce qu'elle est venue faire dans son pays.

Valence. Pourquoi la trop séduisante Louise et son indispensable amie Philomène s'arrêtent-elles devant les vitrines des magasins sous prétexte d'admirer les beautés, tandis que le véritable motif de leur arrêt est de faire des signes dans la rue et de rire à gorge déployée avec des... amours de troupiers?

Vienne. La belle Génie, dit Cagnac, se fatigue beaucoup trop en prenant ses repas à Pont-Evêque; elle ferait mieux de les prendre en ville, à la pension alimentaire par exemple.

